

PEUT-ON PARLER DE PERVERSION A L'ADOLESCENCE?

Alberto Eiguer¹

Maurice Blanchot (1969) disait que « Le malheur de la réponse est la question » et Karl Marx (1867-1894) que « La société se pose uniquement les questions dont elle connaît la réponse ». Je vous laisse le soin de réfléchir à une question comme celle que je viens de vous livrer prenant en compte ces citations.

Entendant un titre semblable, vous avez certainement pu imaginer que pour moi la réponse à cette question devait être positive. Mais ce n'est pas une réponse qui va de soi. La notion de perversion est même questionnée par nombre de psychiatres depuis que le DSM l'a bannie, ce qui n'est pas une caution de respectabilité scientifique certes, mais le DSM est un manuel qui fait autorité dans certains milieux, outil indispensable de connaissance pour les psychiatres qui passent des concours, consulté et apprécié par sa concision et sa clarté. Cependant cette mise à l'index de nombre de tableaux dont l'existence est indéniable fait problème. Dans le DSM IV, les *paraphilies* remplacent les perversions sexuelles et les perversions morales sont éparpillées parmi les troubles de la personnalité. Je peux comprendre que cette façon de les classer soit inspirée par un souci de se démarquer de l'opprobre qu'elles suscitent. Mais il n'y a pas meilleure manière de rendre respectable une situation clinique qu'en l'écoutant et en dépassant la notion même de symptôme pour nous intéresser au fonctionnement psychique.

Il y a une relation consubstantielle entre les deux perversions. Les perversions apparaîtront dans leur unité des lors que l'on prendra en compte leur structure inconsciente.

Les *perversions morales* (ou de comportement ou perversité) s'expriment par des comportements de manipulation sur autrui que le pervers essaie de dominer, d'utiliser et d'avilir. Il est en général sympathique même si parfois il se montre impétueux et arrogant. Il se sert d'un langage particulier marqué par la séduction et le cynisme, dans le but d'adhésion d'autrui. Dans le cas de la prédation morale, il s'agit d'un asservissement caractérisé qui essaie de s'étaler dans le temps.

Les *perversions sexuelles* se cantonnent à la sphère sexuelle par déviation de but et d'objet, elles deviennent particulièrement pernicieuses dès lors qu'il y a concomitance avec la perversion morale.

Ce sont des maladies de l'âge adulte, mais elles sont aussi présentes chez des enfants et des adolescents ; dans ce cas elles cessent quand ces derniers ont atteint la vingtaine la

¹ Le Docteur Alberto Eiguer est psychiatre, psychanalyste IPA et enseignant et directeur de recherches à l'Université de Paris 5. Il préside l'Association internationale de psychanalyse de couple et de famille www.aipcf.net Dernier ouvrage paru : *Jamais moi sans toi, Psychanalyse des liens inter-subjectifs*, Dunod, 2008. albertoeiguer@voila.fr

plus part du temps. Cela dit le comportement pervers peut réapparaître dans le lien que l'individu devenu adulte établit avec son enfant. Comme pour d'autres tableaux cliniques, les symptômes pervers chez l'adolescent sont changeants.

En même temps, on a interprété certains aspects de la crise adolescente comme régression à *l'étape perverse polymorphe* de l'enfance (S. Freud, 1905) : par ex. relâchement de l'influence du surmoi, sadisme à l'encontre des figures parentales, activation de la sensualité au détriment des sentiments, culte idolâtre de l'impulsivité, effacement des limites identitaires et expansion du moi, sur fond d'une violence prête à éclater en raison de la difficulté à la lier aux représentations. La libération pulsionnelle conduit à l'idéalisation de l'impulsion, ce qui se traduit par une quête d'excitation à travers un autre conduisant à un crescendo voluptueux qui ne s'épuise qu'avec la consommation du moi. Partiellement brouillée devant la difficulté adolescente à digérer ces multiples tendances déstabilisantes, la pensée a une propension au clivage et à la projection.

Il y aurait à réfléchir si cette régression ne montre pas qu'il est utopique de penser que les orientations de la petite enfance sont définitives. Ne se font et se ne défont-elles pas la vie durant ?

Nous nous trouvons chez l'adolescent devant un accroissement impulsif qui va de pair avec un relâchement de l'influence de l'instance du surmoi. Cette situation nous incite à méditer sur le fait suivant : une instance psychique s'instaure-t-elle pour toujours dans l'appareil psychique ou est-elle sujette à des remaniements constants ? Si l'on accepte la deuxième possibilité, on peut donc estimer que l'ordre éthique que les parents exposent par leurs mots et gestes alimente constamment le surmoi de l'enfant. Or l'adolescence pouvant invoquer des positions éthiques inédites et non envisagés avant. Il me semble que se manifestent alors des rapports aux générations précédentes. Dans ce cas, si les aïeux et les ancêtres n'ont pas eu un comportement honnête, et si les parents ont caché leurs méfaits, leur image est altérée.

Les adolescents exigent des parents des comptes pour savoir s'ils ont été courageux et déterminés, s'ils ont préféré défendre ce qui est juste et noble ou, au contraire, s'ils ont cédé aux intérêts du moi. Les adolescents peuvent considérer ces intérêts comme mesquins ou accommodants, en tout cas incohérents avec ce que les parents ont soutenu jusqu'alors.

Chez l'adolescent, la contestation de l'ordre paternel et le vœu d'affranchissement par rapport aux contraintes donnent lieu à une forme curieuse d'inversion des différences générationnelles. Bien que manifestant une certaine reconnaissance de l'adulte en tant que tel, l'adolescent n'a de cesse de vouloir le détrôner par le défi et une dénonciation jusqu'à la caricature de ses travers, de ses ambiguïtés. L'adulte/parent est désigné facilement comme déviant, tordu, pervers. Il lancerait des regards lascifs et libidineux aux jeunes. L'expression « il les bouffe des yeux » dit beaucoup sur cette projection de voracité et de vœu d'emprise

érotique ou autre que l'adolescent craint par-dessus tout de la part de l'adulte et qui répond à son sentiment d'étrangeté face à son corps récemment éveillé au sexuel.

Il existe d'étranges similitudes entre la forme de la relation objectale de l'adolescent et du pervers. Ce dernier a une distorsion de son autoscopie, du regard qu'il porte sur lui ; dans son miroir interne, il se voit plutôt obscur, impénétrable. Pourquoi ? Peut-être parce que le pervers n'a pas eu l'occasion de voir son image dans les yeux de sa mère. Puis son identité n'a pas eu la possibilité de faire le parcours par la psyché de l'autre, autrement dit elle n'a pas été captée, traitée et transformée par la fonction alpha de la mère, avant de revenir à lui. De même, il n'a jamais réussi à s'imaginer comme un autre. Ainsi est-il porté impulsivement à regarder l'autre, condamné à guetter et à découvrir ce qu'il suppose déjà, c'est-à-dire que celui-ci a un phallus, qu'il n'est question de castration pour personne. Or si cette question l'a harcelée, il n'a pas la possibilité de voir son reflet dans les yeux de l'autre.

L'adolescent qui est si préoccupé par son identité se précipite aussi pour guetter ce que l'autre pense de lui ; il n'y trouve qu'une forme de méconnaissance. Si non il croit avoir engendré sa psyché, il se vit auto-engendré, comme dans un déni de la scène primitive. Il lui faudra du temps pour saisir que la meilleure réponse sur « qui il est » se trouve en lui.

Se voir en soi comme un autre ou sous le regard d'un autre implique accepter la distance entre soi et l'autre et l'impossibilité pour quiconque de trouver au dehors la réponse sur son identité.

Deux remarques préalables néanmoins : d'une part la crise de l'adolescence a été associée à d'autres structures psychopathologiques, la psychose, l'état limite ; d'autre part, la notion d'étape perverse polymorphe est hétérogène par rapport à la perversion clinique, la différence étant que la perversion polymorphe dont il est fait référence est un mouvement essentiellement subjectif, comportant des affects et des représentations, alors que la perversion se manifeste principalement par des actes et des gestes. En outre, mettre le père au défi n'est pas pareil que de vouloir recréer un ordre éthique où le mal serait prédominant.

On peut donc conclure que les tendances perverses sont présentes chez l'adolescent mais qu'elles n'ont ni la gravité ni la malignité de la perversion clinique.

Pour illustrer ces différents points, je fais une incursion dans la vie d'un adolescent unique, W.-A. Mozart.

Les divers voyages en Europe de la famille Mozart, des 6 aux 21 ans de Wolfgang, étaient soi-disant motivés par le souhait chez son père de faire connaître le talent exceptionnel de Wolfgang comme interprète. Mais en fait ils étaient plutôt suscités par son désir de fuir Salzbourg. Le père le dit clairement : il trouve ses habitants mesquins et jaloux du talent de son fils. A l'étranger, dans les milieux artistiques et aristocratiques on saura mieux l'apprécier. Il pense qu'il n'est pas possible que Wolfgang puisse se développer dans sa ville. Mais une autre motivation m'est apparue intéressante et celle-ci pouvant être liée à

l'histoire familiale. Nannerl et Wolfgang étaient les deux enfants qui ont survécu d'une fratrie de sept. Le père souhaitait les éloigner d'une ville qui lui rappelait trop fortement le destin de ses autres enfants. Il souhaitait « les sauver ». Les enfants essayaient de leur côté de satisfaire les parents et de les rendre fiers d'eux. C'étaient des enfants faciles à vivre, à éduquer et fort plaisants (Eiguer, 1999).

Mozart souhaitait faire plaisir à ses parents, mais il n'était pas structuré en faux-self. Je souligne cette différence parce qu'il n'annulait pas son vrai self, au contraire il l'a développé et soutenu. Il n'a pas non plus glissé vers un comportement arrogant alors qu'il a été grandement mis en valeur lors de son enfance. Il était juste sûr de lui et dans tous les cas il savait se faire une place parmi les autres par sa sympathie et courtoisie en admettant facilement sa dépendance aux autres.

Quelques traits de la personnalité chez Wolfgang adolescent le présentent toutefois comme insouciant, drôle mais glissant parfois vers un comique de mauvais goût. Il se voyait en Arlequin germanique: un *Hanswurts* (Massin J. et B., 1958, p. 91). Dans les lettres à sa sœur, il utilise fréquemment un langage scatologique faisant allusion à l'activité d'exonération et à l'orifice anal. Il souhaite à sa sœur que celui-ci fonctionne bien... Veut-il se moquer de l'éducation sphinctérienne trop stricte reçue à la maison ? Se rapprocher de l'intimité de Nannerl? On connaît par ailleurs le sens symbolique attribué à l'activité anale dans sa fonction d'assainissement du corps, qui risque l'intoxication par ses produits biologiques (morts). Les fantômes des frères et sœurs morts hantent-ils le jeune musicien?

Cette situation peut conforter nombre de critiques qui ont reconnu dans l'œuvre de Mozart une tendance à lutter contre la mort. Dans tous les cas, c'est une explication envisageable. Précisons que la crainte de la mort était forte chez ses parents et que, dans ce cas, Wolfgang aurait pu s'identifier à eux se voyait dans le besoin de calmer leur angoisse.

Avec une désinvolture semblable à celle qui apparaît dans sa correspondance à Nannerl, Mozart se montre *moqueur* au moment du décès d'une personne connue. Il écrit à sa sœur un jour avant *son quatorzième anniversaire* : « Je ne sais rien de neuf ; si ce n'est que le poète de Leipzig, M. Gellert, est mort, et que donc, depuis cet événement, il n'a écrit aucun poème. » (J. et B. Massin, *op. cit.* p. 92.) Vous y reconnaîtrez facilement le ton sarcastique adolescent. Fuite vers la position maniaque ? On peut supposer que Wolfgang se sentait surchargé par la délégation des parents de remplacer ses frères morts. De là, peut-être cette légèreté face à la mort. W.-A. Mozart s'est vu amené à trouver ainsi une synthèse entre les délégations familiale et son désir.

Son agressivité envers son père n'était pas moindre. Elle a explosé dix ans plus tard lorsqu'il a voulu se marier avec Constance Weber, le père faisant prévaloir que la famille de sa promise était vulgaire et sans grandes ressources financières. C'est à l'époque où Wolfgang compose son opéra *Idoménée*, véritable tournant dans sa production : dans le

scénario, un fils se montre plus vaillant que son père, lequel apparaît comme incapable de résoudre un dilemme entre l'amour pour son enfant et la crainte de dieu. L'opéra démontre que l'amour est plus fort que tout le reste.

Je crois intéressant de relier les moqueries adolescentes avec celles d'un autre, de *Don Giovanni*, qui tue le Commandeur, puis lorsqu'il rencontre sa statue au cimetière il l'invite à dîner. Si Don Giovanni est condamné à l'enfer emporté par la statue, ce ne l'est pas en tant que séducteur mais en tant que violeur de la loi qui sépare les vivants des morts. En défiant le Commandeur mort à bouger (comme Wolfgang lance le défi au poète décédé d'écrire des poèmes), il a blasphémé le mort, raillé son impotence, la transformation de la substance vivante en minérale. Vingt ans après le décès du poète Gellert, Mozart semble apporter une solution à sa tendance adolescente à narguer les morts en la sublimant, en lui donnant une forme et une réponse artistiques. La meilleure manière d'honorer un proche disparu serait de rendre hommage à l'esprit familial par la création.

Cette élaboration a duré vingt ans, c'est qui nécessite la résolution de la crise adolescente chez nombre de personnes.

Trois variantes de la perversion lors de l'adolescence

Après cette première partie, je me propose étudier avec vous les voies de la perversion clinique chez l'adolescent dans: 1. La perversion comme symptôme de dégagement défensif. 2. La perversion comme structure franche, qui s'organise pendant l'adolescence. 3. Les liens pervers où un adulte pédophile, incestueux, corrupteur ou pervers-narcissique prend comme objet un adolescent.

Première variante. Mouvements défensifs de nature perverse

Des mouvements défensifs apparaissent dans des tableaux comme la psychose, l'état limite, les troubles alimentaires, la toxicomanie ou la psychosomatique.

Chez le psychotique, le déni de l'autre humain, de sa singularité comme sujet, a déjà eu lieu, alors que chez le pervers le déni est une œuvre à réaliser. C'est pour cette raison que nombre de psychotiques font recours à des défenses perverses quand ils vont mieux alors qu'ils comprennent que l'altérité de l'autre est incontournable et qu'en plus ils ne peuvent se passer de ce dernier.

Pour illustrer cette dimension, je parlerai de Thierry, patient psychotique qui tient en horreur les autres patients de l'hôpital de jour où il est hospitalisé. Je donne des éléments de son discours où se mêlent provocation, mépris et haine. En réunion, il est très dynamique dans les débats parce qu'il a « toujours quelque chose de nouveau à dire, à la différence des autres patients », mais régulièrement il sème la terreur par ses propos sarcastiques laissant les soignants désarmés. Dès le premier entretien avec moi, il m'explique s'être beaucoup

occupé de sa petite sœur, au point d'entrer en rivalité avec ses parents scandalisés par la façon dont elle est devenue « insolente à leur égard ». Son but, dit-il, c'est de dénoncer les abus des adultes ou des éducateurs « hypocrites » et « par ailleurs jaloux de son intelligence ».

Nous y retrouvons dans ce début de thérapie l'expression de deux des traits de la défense perverse, le défi à l'autorité, faire mieux que le parent, et l'induction de comportements, car, si la réalité confirme les propos de Thierry, il fait agir sa sœur dans le sens de ce qu'il souhaite, la persuadant du besoin de déstabiliser les parents.

Une fois dépassée la période d'invectives contre les autres, il me fera progressivement confiance me donnant régulièrement des nouvelles de ses « cruautés hebdomadaires », comme par exemple dire à un autre patient qu'il a une tête de suicidé ou à un autre qu'il connaît sa nouvelle amie, qui est une lesbienne. « Il aurait pu trouver mieux. Celle-là va le démolir » Selon la définition de Thierry, il leur fait une thérapie d'anti-soutien. Thierry adore déstabiliser les autres jeunes ; en outre, il ne se prive pas de souligner les contradictions chez les infirmiers, éducateurs et psychologues.

Il parle des mathématiciens dans ce même registre ; pour lui : leur seul but est de se mettre au-dessous de la mêlée et de tout contrôler. Nombreux sont ceux qui cherchent la perfection, mais ils se fourvoient. « L'homme est perfectible, mais si rarement que c'est impossible. » Un peu pour m'expliquer les raisons de son comportement, Thierry dit démontrer aux gens que leur force est illusoire. Il veut « les corrompre », dit-il avec un air de malice.

Il avouera plus tard qu'en fait son « dada », c'est de culpabiliser les autres. Les voir gênés, se confondre en excuses lui procure un grand plaisir. Maintenant il étudie la façon de montrer aux « psy » que s'ils font ce métier, c'est parce qu'ils se sentent « coupables » de quelque chose et qu'ils veulent ainsi « se faire pardonner ». Si non, pourquoi se montrent-ils si dévoués envers les soignés ? Mais de toutes les façons, le résultat n'est pas formidable. Quand il aura mis au point sa technique de déstabilisation, il m'en fera part, me promet-il.

Nous partons souvent de ses théories et ses intérêts culturels pour analyser ses affects. Bien évidemment, j'avance très prudemment dans mes interventions. Je me prends plutôt au jeu en discutant des sujets qui l'intéressent. Il peut s'agir d'histoire, de littérature, de bandes dessinées, de cinéma, de musique. L'important est de jouer « à refaire le monde » comme je me souviens que nous faisons avec mes amis lors de ma propre adolescence. Vers la fin de la séance hebdomadaire, j'introduis des interprétations, et lors du choix de sujets j'essais qu'ils soient symboliquement percutants. Les personnages de romans me le permettent, par exemple, l'aspect justicier de Robin des bois, la détresse d'une enfant mal aimé par des parents insensibles. Il se sent content de pouvoir me montrer qu'il connaît des

choses, que cela peut aussi m'intéresser et que je fais des efforts pour me tenir informé sur ce qui intéresse les adolescents.

J'adopte cette méthode après une première période où je note qu'il se montre extrêmement susceptible face aux interprétations. Cette méthode est proposée pour permettre à des patients qui ont une capacité de métaphorisation et de symbolisation insuffisante, qui ne peuvent pas fantasmer consciemment, de « rêver les yeux ouverts », afin de développer en eux la rêverie et qu'ils puissent ensuite s'approprier leurs propres rêves (T. Ogden, 2007). Dans le cas de Thierry, c'est différent : il ne s'agit pas d'une absence de capacité de métaphorisation, mais d'une peur de ses processus primaires, vécus comme une trahison de son propre inconscient contre son moi narcissique mégalomane, chose que je lui fais remarquer à un moment donné. Le jeu/conversation entre nous le rassure concernant sa capacité de maîtrise, qui pourrait alors « rester intacte ».

L'esprit de mon patient ne semble pas trop entamé par des pensées concrètes, mais coloré de l'idée d'intentionnalité afin de refuser ses lacunes, en alimentant défensivement son orgueil et son esprit dominateur. Nous y touchons une aire commune à la perversion et à la paranoïa. Pourquoi l'omniscience ? Croire tout savoir touche le déni du manque, de la dépendance, de la castration et celle de l'objet. Habituellement, pas savoir, c'est les admettre.

Cela peut expliquer pourquoi les patients psychotiques se servent de la défense perverse; elle les rassure concernant la stabilité et la pérennité du déni. Ils se croient ainsi à l'abri du fait qu'ils peuvent se tromper, qu'ils ont cru savoir que le monde et les personnes étaient d'une certaine façon, mais que ce n'est pas exact. Pour Freud (1927), c'est le noyau de la perversion: l'impossibilité d'admettre qu'enfants ils ont cru que leur mère avait un phallus mais que ce n'est pas ainsi. Ce n'est pas n'importe quel déni, mais le déni d'une absence, d'une carence.

Thierry joue parfois à me montrer que j'ignore des choses manifestant de l'ironie; je lui renvoie avec humour: « Merci de me tenir informé, sans vous je ne l'aurais jamais su » ou « Cela a valu la peine de me réveiller ce matin pour venir à l'hôpital de jour vous rencontrer ». Plus circonspect, il m'arrive de lui dire: « A quoi cela vous sert de vous montrer le meilleur par tout ? »

Pendant une courte période, ses symptômes hallucinatoires reprennent : il voit des personnes placées en cercle qui le regardent fixement sans mot dire. Une fois il m'agresse en disant que je me sers de la magie pour faire bouger les tableaux accrochés au mur du bureau. Je suis surpris et ai l'impression qu'il peut simuler un délire plus que l'éprouver. Je dois ensuite analyser mon incrédulité comme liée au fait que je fais trop confiance à son critère de réalité en oubliant qu'il est très perturbé.

Dans une des séances, deux rêves. Premier rêve : Il se trouve dans un jardin dense et sauvage ; il emprunte une allée qui n'a pas été fréquentée depuis longtemps. Au bout, il prend une pioche, foule le sol et découvre un coffre ; c'est un trésor. Il se dit heureux et chanceux.

Dans ses associations, il dit que ce trésor secret le fait penser à sa famille, où beaucoup de choses sont cachées, notamment la fin « lamentable » d'un grand oncle qui a fait une faillite. Tout le monde semble en avoir été marqué ; cela dure encore.

Dans le deuxième rêve, il est en compagnie d'amis dans une foire ; ils sont sur des montagnes russes. La peur est intense mais ils s'amusent. Lorsque la roue s'arrête, les animateurs (de l'hôpital de jour) ou les vigiles (de la foire) lisent une sentence : « Maintenant vous allez être exécutés parce que vous avez le sida. » La fête est finie.

Dans ses associations, il se demande s'il s'agissait de montagnes russes ou d'un manège. On s'amuse bien, puis c'est la mort. Je dis que c'est le plaisir qui est condamné. Par qui ? Par lui-même ? Parce qu'il a été partagé avec d'autres jeunes.

Je suis étonné du contenu de ce rêve, de la présence d'un sentiment coupable chez ce patient par ailleurs si arrogant, puis de l'évocation d'un surmoi si impitoyable. Est-ce son secret à lui ? Je me demande dans mon for intérieur : le manège n'évoque-t-il pas la manipulation et les montagnes russes ne renvoient-elles pas au désir sexuel, homo ou hétérosexuel ? Désir sexuel dans tous les cas coupable. Il dira plus tard que malgré la méfiance que lui inspirent les autres patients de l'hôpital de jour, « avec eux, quand on fait la foire, on oublie tout ça ».

Je reste intrigué sur cette phrase concernant le sida. Un éclairage se produit quand il m'apprend qu'au tour de ses 9 ans il a subi une agression sexuelle lors d'une visite chez des personnes proches de sa famille, dont le fils avait quatre ou cinq ans de plus que lui. Il y est resté pour dormir. La nuit ce garçon s'est introduit dans sa chambre et a abusé de lui. Paralysé, honteux, Thierry n'a jamais rien osé dire. Son sentiment est fait d'une grande humiliation et d'une totale impuissance. Il s'est alors juré de ne plus jamais subir d'affront et, en revanche, de le faire éprouver aux autres, leur faire sentir sa « force », sa « supériorité », pour qu'ils vivent ce que c'est de se sentir sous l'emprise d'un autre sans savoir comment réagir. « Vous êtes atteint du sida », cela représente le stigmate de cette agression sexuelle.

Je serai l'un des rares privilégiés à connaître cet abus. Je lui dis mesurer la confiance qu'il a en moi pour me le raconter. La relation qu'il a fait entre son vœu de domination et cet épisode me touche beaucoup au point de m'abstenir d'ajouter d'autres interventions.

Il me dira ultérieurement plus circonspect : « Vous savez, la vie, c'est comme chez Corneille, tout le monde aime qui ne l'aime pas. » Cette phrase est chargée de double sens ; par rapport au transfert, ma personne et notre travail, qui sont intensément investis, laissant entendre qu'il a peur que je ne l'aime pas ; par rapport à certains individus qu'il vit comme le

rejetant, ce qui le mène à rejeter les autres. Maintenant, il semble les ressentir un peu moins comme ses ennemis.

Deuxième variante. La perversion comme structure qui s'organise pendant l'adolescence

Ces structures s'aménagent notamment comme les addictions sexuelles, le masochisme, la kleptomanie, etc. Elles sont caractérisées par le vœu de démantèlement de la scène primitive, le rejet des parents dans leur fonction génitrice. Le patient veut voler le feu de leur jouissance et en faire un étendard. C'est-à-dire un fétiche qui servira à mettre à défi le paternel.

Cela invite à réfléchir sur la spécificité de la kleptomanie adolescente. Jean Cocteau dans *Les enfants terribles* cite le cas d'un frère et d'une sœur kleptomane d'objets inutiles et inclassables, qui expriment par cette conduite le désenchantement envers leurs parents, leur rage et leur révolte. Les tendances adolescentes à l'agir et au sadisme n'étant pas exceptionnelles, la kleptomanie apparaît ici comme le débordement d'un bouquet de motions pulsionnelles: voyeuristes, sadiques. Il ne s'agit pas forcément d'un choix sélectif du symptôme, comme dans la kleptomanie adulte: ces adolescents peuvent trouver simultanément ou successivement d'autres voies pour exprimer leur angoisse à travers - et c'est souvent le cas - les addictions, les conduites à risque (A. Eiguer, 2005, 2007).

On peut souligner la dimension *d'avidité orale* des perversions à cet âge, se traduisant par une frénésie de consommation, que cela soit un stupéfiant, la nourriture, un objet volé, l'activité sexuelle. Le *voyeurisme* apparaît également comme une tentative hasardeuse et infructueuse de vouloir s'approprier, puis incorporer un savoir. Dans les deux cas, il est question de remplir désespérément un vide.

J'attire ici l'attention sur le fait que nombre de conduites violentes lors de l'adolescence ont un caractère qui évoque sur plus d'un point la perversion. Cet adolescent frappe et peut même sortir un couteau juste parce qu'il « un autre adolescent, m'a regardé de travers ». Il a cru voir « du mépris en lui », laissant entendre « qu'il est supérieur ». Les vols et les exactions faits en gang ont un objectif principal qui n'est pas financier, mais de défi et de démonstration de leur supériorité et qui passent par l'utilisation de la mythomanie. Quand elle se manifeste, la part de jouissance me semble souligner la dimension perverse, qui peut certes s'imbriquer avec celle de la psychopathie, mais rendre la violence autrement maléfique, voire encore plus justifiable pour le sujet. Elle nous évoquera « l'orgasme du moi ».

Les conduites à risque sont dans doute l'exemple le plus clair de cette tendance où se mêle le défi lancé à l'adulte, le désir de montrer que l'on n'est plus un enfant craintif, mais que l'on est maître de soi au point de pouvoir jouer avec les limites entre la vie et la mort.

L'acte dangereux revêt les caractéristiques d'une épreuve suprême ; la surmonter serait signe d'audace, de supériorité, d'auto-engendrement. Pour ces adolescents, celui qui se moque d'un autre est par définition meilleur. Celui qui a peur de l'avis extérieur est un « lâche, un pauvre type ». Sage est celui qui sait taire sa pensée et notamment son doute ou sa douleur. Le mythe organise les identifications héroïques, celles qui rehaussent les hauts faits. Elles sont actives à l'adolescence pour renforcer le sentiment d'un moi aux prises avec des violences internes les plus gênantes. Mais l'identification héroïque n'est qu'une remise en forme de l'ancienne recherche de modèles, qui se porte vers les ancêtres de préférence, faute de les trouver auprès des pères, aujourd'hui dépréciés.

On peut aussi citer les scarifications. La tendance masochiste me paraît indiscutable. J'ai pris conscience de la nature perverse de conduites adolescentes à risque ou de scarifications en identifiant les mêmes dérives chez des membres adultes de clubs spécialisés dans les auto-agressions périlleuses : les clubs de sexualité collective sans protection, les sectes où l'on pratique des flagellations, incisions, saignements. Au-delà des similitudes cliniques évidentes et en tenant compte de la diversité psychopathologique, chez l'adolescent, c'est le mythe de l'auto-engendrement qui paraît prévaloir : « Je me fais moi-même, je me tue pour me faire renaître. »

Dans *La famille de l'adolescent : le retour des ancêtres*, je mets en perspective l'hypothèse selon laquelle l'adolescent essaie de se trouver une place dans la famille et un emplacement dans sa généalogie, celui qui lui revient dans les lignées. C'est un âge où le trans-générationnel refait surface, de façon dramatique parfois, lorsque dans la famille il y a des comptes à régler avec des ancêtres mal-aimés, honteux ou ignorés.

Pour agir ainsi, l'adolescent a tendance à dénier l'autre, son altérité, son désir. Il peut être terriblement efficace mais, craignant que l'autre ne se réveille du sommeil qu'il a souhaité induire en lui et lui fasse savoir qu'il est là, il se voit obligé de recommencer.

Troisième variante. Les liens pervers où un adulte prend un adolescent comme objet et les conséquences sur ce dernier

Un pédophile, incestueux, corrupteur ou pervers-narcissique prend comme objet un adolescent, qui devient sa victime-complice. Si je l'inclus ici c'est en partie parce que mon expérience me montre que cette influence laisse des traces sur l'adolescent (e), qui risque de s'y fixer. Il aura du mal à définir le champ des différences générationnelles. Tous ses repères semblent affectés, ses tableaux intervertis. Il peut devenir arrogant et insolent, avoir du mal à trouver le chemin de l'amour et de la jouissance une fois adulte. Il se sent à la fois dévalué parce qu'il a été utilisé et surévalué parce qu'il a cru au discours dithyrambique d'un imposteur.

Parmi les pères incestueux, nous trouvons des pères où la dimension violente, terrorisante et autoritaire conduit à assujettir l'adolescent (e) et à en faire son objet sexuel. Il est différent du père incestueux d'enfant en bas âge. Le pervers est sélectif dans ses choix, s'il est pédophile d'adolescents (tes), il n'aime pas forcément abuser des enfants petits ou des adultes. Il peut avoir même du dégoût pour d'autres formes de perversion.

Une autre forme d'inceste est celui du père qui met en mouvement son emprise par une séduction harcelante mais efficace quoique sans violence directe ou ostensible. Il préfère fasciner. Son but, c'est l'établissement d'un lien durable dont la dimension prédatrice est à souligner. Il est plus prosélyte que guerrier.

Dans tous ces cas, le pervers adulte professe une vénération à peine voilée envers l'adolescence, âge qu'il n'a pas quitté psychiquement et qu'il pense perpétuer par la prédation de l'adolescent dont il se sert comme outil. Mais il ne peut pas supporter cette vénération en lui ; il l'inverse dominant un « innocent ». Alors l'initiation lui donne le sentiment de s'approprier « l'instant du passage du pur vers l'impur », d'avoir la maîtrise sur ces moments forts où le rythme s'accélère. C'est lui le créateur du passage du temps, donc de la vie.

S'il est extrêmement cruel à son égard par son acte, c'est qu'il vise l'anéantissement de sa personne et de ce qu'elle représente. Dans la relation parent incestueux/enfant, l'idolâtrie circule : déni du temps qui passe, suspension sur un moment où tout semble possible ; on imagine que, par l'acte incestueux, la « peau de chagrin » ne rétrécira jamais. L'étreinte sexuelle apparaît comme un transvasement réciproque d'énergies par les pores de leurs peaux, qui ainsi s'effacent.

S'il a par ailleurs une relation de couple, sa (son) partenaire représente la sexualité adulte détestée. Il se détourne d'elle (de lui). On sait que l'indifférence est plus dure que l'agression.

Voici un cas d'inceste mère/beau fils.

L'écrivaine Colette, si peu maternelle avec sa propre fille *Bel-Gazou* (Colette, 1916-1953), a pris soin de manière exquise du corps pubère du fils de son mari avant d'en faire son amant. Colette (1959) écrit à Marguerite Moreno : « Je le frictionne, le gave, le frotte au sable, le brunis au soleil. »

Cela donne à réfléchir sur les vœux profonds de l'adulte qui commet l'inceste avec un adolescent : vouloir rattraper le temps qui passe ?

Il est intéressant de noter que l'adepte dévoué à un gourou se trouve dans une situation semblable. Comme d'autres pervers, le gourou prétend substituer son ordre moral à celui de sa victime, devenir le Créateur, le prêtre d'une nouvelle religion où se mêle la tolérance absolue de la transgression et l'assujettissement à sa personne.

Pour conclure

Mon sentiment est donc que les perversions à l'adolescence existent et que leur étude a une portée considérable. On peut parler de perversion mais à certaines conditions. Elles ont quelque chose de distinct par rapport aux perversions de l'adulte, « une odeur locale » : quête désespérée que le regard de l'autre aide à cerner le « qui suis-je » et « d'où viens-je » ; ordonner le désordre de l'âme ; orienter dehors et au dépend de l'autre les agitations du cœur ; oublier un temps que l'on ne s'est pas fait tout seul.

Cela prouve qu'elles ont une fonction par rapport à la crise d'adolescence, même si leur tentative économique s'avère fréquemment vaine. Elle le sera moins si nous apprenons à saisir leur message.

Cette intervention a pour titre une question. Comme mot de la fin, je vous rappelle ce qui dit Woody Allen (2000) : « J'ai des questions à toutes vos réponses. »

Bibliographie

- Allen W. (2000) *Pour en finir une fois pour toutes avec la culture, 2*, Paris, le Seuil, Poche.
- Blanchot M. (1969) *L'entretien infini*, Paris, Gallimard.
- Cocteau J. (1929) *Les enfants terribles*, Paris, Le livre de poche, 1994.
- Colette (1916-1953) *Lettres à sa fille*, Paris, Gallimard, 2003.
- Colette (1959) *Lettres à Margueritte Moreno*, Paris, Flammarion, cité par J. Kristeva in Ouvrage collectif (2003) *L'adolescence entre les pages*, Paris, In Press.
- Eiguer A. (1989) *Le pervers narcissique et son complice*, Paris, Dunod.
- Eiguer A. (1996) « Status of psychic reality in adolescence », *Intern. Journ. Psychoanalysis*, London, 77, 6, 1169-1180.
- Eiguer A. (1999 a) *Du bon usage du narcissisme*, Paris, Bayard.
- Eiguer (1999 b) « Cynism: this function in perversions. » *International Journal of psychoanalysis*, 80, 4, 671-684. Tr. esp. *Libro anual de psicoanalisis*, XV, Sao Paulo, Escuta, 2001, 67-80. Tr. Port., *Libro anual de psicanalise*, Sao Paulo, Escuta, 2001, 65-78.
- Eiguer A. (2001) *La famille de l'adolescent : le retour des ancêtres*, Paris, In Press.
- Eiguer A. (2005) *Nouveaux portraits du pervers moral*, Paris, Dunod.
- Eiguer A. (2007) « The intersubjective links in perversion », *International Journal of psychoanalysis*, London, 88, 1135-1152.
- Freud S. (1905) *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, tr. fr. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1927) *Le fétichisme*, tr. fr. OC. XVIII, Paris, PUF.
- Marx K. (1867-1894) *Le capital*, tr. fr. Paris, Champ Flammarion, 1993.

Massin J. et B. (1958) *Mozart*, Paris, Fayard.

Ogden T. (2007) On talking-as-dreaming, *International J. Psychoanal.* 88, 575-589.

Résumé « Peut-on parler de perversion à l'adolescence ? » Alberto Eiguer.

L'auteur envisage l'analyse de cette question en abordant, en premier lieu, deux des écueils du clinicien : a) la difficulté à parler de structure psychique chez l'adolescent étant donné la mobilité de son fonctionnement mental ; b) l'association de certains aspects de la crise d'adolescence avec une relance de la phase perverse polymorphe infantile : relâchement de l'emprise du surmoi, sadisme à l'encontre des figures parentales, activation de la sensualité au détriment des sentiments, culte idolâtre de l'impulsivité, effacement des limites identitaires et expansion du moi, sur fond d'une violence prête à éclater en raison de la difficulté à la lier aux représentations. En deuxième lieu, il évoque trois variantes cliniques spécifiques.

- Les mouvements défensifs de nature perverse dans les tableaux comme la psychose, l'état limite, les troubles alimentaires, la toxicomanie ou la psychosomatique.
- Les perversions sexuelles et morales qui se manifestent à cet âge, notamment les addictions sexuelles, le masochisme, la kleptomanie, etc.
- Les liens pervers où un adulte pédophile, incestueux, corrupteur ou pervers-narcissique prend comme objet un adolescent, qui devient sa victime-complice. Une illustration est celle de l'adepte dévoué à un gourou.

Après illustrer ses hypothèses par l'étude de la biographie de Mozart et d'un cas de thérapie, l'auteur conclue en soulignant l'intérêt actuel d'une réflexion sur la perversion à cet âge.

Mots clés

Perversion, adolescence, phase perverse-polymorphe, défenses perverses.